

La mort et après

dans la pensée d'Albert Einstein

M. Barone et M. Gajewska



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/860>

DOI : [10.4000/leportique.860](https://doi.org/10.4000/leportique.860)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Référence électronique

M. Barone et M. Gajewska, « La mort et après », *Le Portique* [En ligne], Varia, mis en ligne le 20 décembre 2006, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/860> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.860>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

La mort et après

dans la pensée d'Albert Einstein

M. Barone et M. Gajewska

NOTE DE L'ÉDITEUR

Publié avec l'aimable autorisation des auteures et de Inp Demokritos. <http://www.inp.demokritos.gr/>

Les auteurs remercient le Dr.Samir Thome' pour la révision du texte.

- 1 La mort, travestie dans plusieurs masques, se manifeste dans la pluralité des dimensions. Comme la perspective finale d'un être, comme la ligne d'horizon, de son existence. Elle donne à la vie humaine son sens et son caractère. Nous construisons notre monde, par cette perspective particulière, par la perspective d'inexistence. C'est le plus sombre des mystères, qui nous accompagnent depuis le moment de la naissance. Ce paradoxe de l'existence qui se réveille pour mourir est le secret qui nous restera toujours impensable. Nous allons considérer la mort comme étant celle qui va se présenter, qui va avoir lieu, mais qui restera toujours hors de nous, hors de notre conscience. Personne n'est capable de survivre sa propre mort. Ma mort me repousse hors de ma vie. Chaque jour, elle prend l'espace et le temps où j'habite. Demain annulera le monde d'aujourd'hui et va construire une nouvelle qualité qui restera hors de mon expérience et hors de mon imagination. Notre raison se brise sur les récifs mortels.
- 2 La mort se passe dans la vie comme dans la perspective de la déclin, dans la troisième et deuxième personne, mais elle se rappelle seulement pour la première. Ce rappel transforme l'idée de la mort en évidence inattendue, au moment de la frayeur existentielle. Comme il est difficile de vivre avec ces sentiments alors nous essayons de les oublier ! Nous nous éloignons de la mort et nous luttons contre elle recourant à des langages et des gestes. Nous nommons ce qui n'était pas nommé. Grâce à ce mouvement, la distance entre nous et la mort, devient de plus en plus grande. Son

image est décomposée par les événements quotidiens et ensuite par-là, la frayeur et la mort deviennent maîtrisables.

- 3 Nous maîtrisons la mort grâce aux outils, que la culture nous offre. Des rites et des mythes, la religion et la science donnent à l'individu le sentiment de la libération et l'espoir de l'immortalité. Sur le plan culturel la mort a un caractère phénoménal et elle est marginalisée. Elle est incapable de toucher ce, qui est social, parce que la société est « le monde des troisièmes personnes, remplaçables ». La culture nous permet de transgresser ce qui est naturel et générique en nous. Par la suite nous pouvons transgresser notre mortalité. Dans le cadre de la culture, l'individu devient une partie d'un grand ensemble. Un ensemble, qui est plus fort, plus puissant et surtout hors de l'ordre de la nature. La culture transforme et transgresse tout ce qui est humain. Nous essayons depuis toujours de construire l'humanité par les outils de la culture. La guerre, contre la mort, a ses héros qui ont retrouvé leurs immortalités sur les champs des mérites et sur les cartes d'histoire. La conscience de mortalité fait que nous protégeons le passé par la construction de l'avenir, parce que la mort et son absurde devient le vrai fondement de la culture.
- 4 Chaque culture anticipe l'idée de l'immortalité. Cette idée est un médicament contre la maladie que représente la mort. Le mythe de l'immortalité, comme dit Edgar Morin, n'est rien d'autre que la prolongation de la vie dans le temps indéfini, mais pas dans le temps infini. « La mort dans cette dialectique de la mortalité et de l'immortalité est devenue quelque chose de pensable et d'imaginable. Elle est enfermée dans les métaphores. Elle est présentée comme un voyage, une maladie ou une naissance. L'idée de l'immortalité ne nous conduit pas vers l'ignorance de l'idée de la mort, mais par contre, vers l'acceptation de sa présence. Nous découvrons grâce à cela, la réalité de la mort comme un événement, qui vient et qui a lieu. Cette réalité se passe mais garde tout de même son caractère inévitable. »¹. La conscience dans le cadre de la culture affirme et rejette la mort. Comme un anéantissement, mais l'accepte comme un événement.

Le temps culturel

- 5 « Le temps est une invention ou il n'est rien du tout » disait Bergson. Le temps est la notion fondamentale, qui évoque la différence entre la mortalité et l'immortalité. « Il y a de la liaison entre la façon de connaître et de penser le temps et de connaître de la mort. Toutefois cette correspondance offre bien de cas de figure. On a souvent opposé le temps divin (ou sacré) au temps humain, temps vécu mais aussi « temps - outil » (l'horloge). Le premier est infini, donc illimité, hors de la succession, le second fini, limité, chronologique. L'un est éternité, l'autre le siècle, l'année. »² dit Luis Vincent Thomas. Il est nécessaire de trouver sa plus forte représentation. « Parce que les hommes tentent non seulement de lutter contre le manque du temps, mais aussi de lui échapper en évitant le vieillissement, antichambre de la mort ou en pratiquant des fêtes, orgies rituelles, extases, donc en s'efforçant de participer à ce monde original où justement il n'y a plus vraiment du temps. »³ Grâce aux rituels nous pouvons interpréter la conception du temps et de la mort dans la société. Selon Annick Barreau, dans chaque culture fonctionnent quatre conceptions fondamentales :

1. « LA MORT ET LA RENAISSANCE - c'est une conception primitive dans laquelle, tôt ou tard, le défunt renaît sous la forme d'un nouveau vivant (enfant, animal, végétal) ; d'où une

certaine similitude entre les rites de mort et ceux qui marquent la naissance. Toute la vie s'inscrit alors dans une représentation cyclique du temps mais aussi, dans celle-ci plus large, notamment organico-cosmique, de l'Univers et en fin, c'est l'idée d'une certaine immortalité qui prévaut.

2. LA MORT ET LE MYTHE – de certaines sociétés (ou sociétés du don), c'est principalement par le mythe que l'homme accède à la connaissance du temps et de la mort. Le temps qui le règne est alors un temps destin, fait d'éternels retours et l'ordre qui domine est d'essence divine et sacrée ; il y a « un ordre qui est la créature de quelqu'un, d'un Etre supérieur dont nous dépendons, quoiqu' il soit lui-même tout à fait indépendant de nous. La communication avec cet Etre devient pour l'homme le but le plus important.
3. LA MORT ET LES MODELES- dans la société moderne (ou société du construit) en revanche la croyance s'efface devant la raison, une raison sans cesse travaillée par le souci de sa propre légitimation et s'appuyant sur ces représentations que sont les modèles, fruits de la mobilisation des facultés scientifiques de l'homme. En effet, il est admis que nous n'avons pas de rapport direct avec la réalité mais seulement des images du monde, des interprétations. Tout ce que nous percevons en pensant a été médiatisé par les catégories de notre entendement, par les particularités de nos canaux de perception, par la culture. C'est bien le temps des questions, c'est le temps d'Histoire linéaire et orientée, qui amène progressivement à la conception de la mort finitude.
4. LA MORT ET LE FINI – dans la société devenue civile, le temps comme la mort est à gérer et le sens est à construire. En effet si l'homme traditionnel s'emploie à dévoiler du sens dans ce qui l'entoure (le sens est parce que cela est) l'homme moderne, quant à lui, s'emploie à fabriquer du sens en référence à ce qui le contient (le sens est parce que cela se construit.) »
- 6 Il y a plusieurs temps, qui fonctionnent dans le cadre de la culture. Tous ont une influence sur notre regard face à la mort. Alors si nous essayons découvrir les signes de la mort pour l'homme moderne nous devons tout d'abord comprendre et définir la notion du temps, dans la pensée, que nous analysons.
- 7 Tous les phénomènes que nous avons déjà présentés nous allons les retrouver comme les éléments importants dans la pensée d'Albert Einstein. Cette idée de la mort, que nous observons chez Einstein est devenue de plus en plus représentative pour la culture moderne. Sa conception du temps et ensuite l'idée du panthéisme et du déterminisme sont très proches à l'homme d'aujourd'hui. Grâce à l'analyse du rapport d'Einstein en face des problèmes eschatologiques nous pouvons voir le reflet de notre propre rapport à la mort, qui en plus s'exprime par les démarches rituels (par exemple nous pouvons expliquer la vulgarisation de la crémation à partir XX siècle). Comme Albert Einstein l'homme moderne construit le sens éclectique de la mort utilisant pour ce but également la religion, la science et surtout sa croyance à la rationalité humaine.

Einstein vis-à-vis de la mort

- 8 Einstein est mort à l'âge de 76 ans, le 12 avril 1955 vers une heure du matin, assisté par son fils Hans Albert, dans sa maison à Princeton aux Etats Unis, à cause de la rupture d'un aneurisme de l'aorte, qui lui avait été diagnostiqué à la fin du 1948 et qu'il avait traité auparavant par une opération chirurgicale suivie par des médicaments appropriés.

- 9 Einstein était donc conscient de risques qu'il courait. Conformément à sa volonté écrite dans un testament en 1950, aucune cérémonie funéraire ne fut organisée, le corps fut incinéré et ses cendres dispersées en présence de ses intimes.
- 10 Son cerveau fut soumis à un examen spécial, chose que Hans Albert accepta avec quelque réticence, mais il était sûr que son père ne s'y serait jamais opposé.
- 11 La façon selon laquelle, Einstein avait voulu nous quitter, nous fait comprendre quelle était sa position vis à vis de la mort et de l'immortalité. Dans sa vie il avait été influencé par la tradition juive et par Spinoza. Nous allons examiner ci-dessous les différents aspects.

1. La tradition juive et la religion cosmique

- 12 Einstein faisait fréquemment référence à la tradition juive. En revanche, jusqu'à son installation à Berlin il n'avait pas donné une valeur particulière au fait d'être juif, il se plaignait de s'être heurté à un comportement antisémite quand il cherchait un travail auprès des diverses universités, mais à partir du 1921, il devint très actif dans le mouvement sioniste au point d'exhorter les juifs à ne pas lier leur identité sociale à une pratique religieuse. En analysant ses écrits, on constate que les valeurs auxquelles il se réfère sont dissociées de l'enseignement théologique traditionnel de sa communauté. En effet Einstein croit à un Dieu qui est la négation de la superstition, qui ne se mêle pas des affaires des hommes, dans une religion cosmique et il lie son immortalité à celle du cosmos en soi.

- 13 Dans son ouvrage « **Comment je vois le monde** »⁴⁵⁶ il dit :

« Aussi défions-nous du préjugé définissant les religions primitives comme des religions d'angoisse et les religions des peuples civilisés comme morales. Toutes les symbioses existent mais la religion-morale prédomine là où la vie sociale atteint un niveau supérieur. Ces deux types de religion traduisent une idée de Dieu par l'imaginaire de l'homme. Seuls des individus particulièrement riches des communautés particulièrement sublimes s'exercent à dépasser cette expérience religieuse. Tous, cependant, peuvent atteindre la religion d'un ultime degré, rarement accessible en sa pureté totale. J'appelle cela religiosité cosmique et je ne peux en parler facilement puisqu'il s'agit d'une notion très nouvelle et qu'aucun concept d'un Dieu anthropomorphe n'y correspond. »

Il continue plus bas :

« Or les génies religieux de tous les temps se sont distingués par cette religiosité face au cosmos. Elle ne connaît ni dogme ni Dieu conçus à l'image de l'homme et donc aucune Eglise n'enseigne la religion cosmique. Nous imaginons que les hérétiques de tous les temps de l'histoire humaine se nourrissaient de cette forme supérieure de la religion.....

.....Considère's ainsi, des hommes comme Démocrite, François d'Assise, Spinoza se ressemblent profondément.

- 14 Comment cette religiosité peut-elle se communiquer d'homme à homme puisqu'elle ne peut aboutir à aucun concept de Dieu, à aucune théologie ? Pour moi, le rôle plus important de l'art et de la Science consiste à éveiller et à maintenir éveillé ce sentiment dans ceux qui lui sont réceptifs. Nous commençons à concevoir la relation entre la Science et la religion totalement différente de la conception classique. L'interprétation historique présente comme adversaires irréconciliables Science et religion et pour une raison facile à percevoir. Celui qui est convaincu par la loi causale régissant tout événement ne peut absolument envisager l'idée d'un être intervenant

dans le processus cosmique, pour qu'il raisonne sérieusement sur l'hypothèse de la causalité. Il ne peut trouver un lieu pour un Dieu-angoisse, ni même pour une religion sociale ou morale : il ne peut absolument concevoir un Dieu qui récompense et punit puisque l'homme agit selon des lois rigoureuses internes et externes, s'interdisant de rejeter la responsabilité par l'hypothèse dieu, tout autant qu'un objet inanimé est irresponsable de ses propres mouvements. Pour cette raison la Science et accusée de nuire à la morale. Mais c'est absolument injustifié. Et comme le comportement moral de l'homme se fonde efficacement sur la sympathie et les engagements sociaux, il n'implique nullement une base religieuse. La condition des hommes s'avèrerait pitoyable s'ils devaient être domptés par la peur d'un châtement ou par l'espoir d'une récompense après la mort. Il est donc compréhensible que les Eglises aient, de tous temps, combattu la Science et persécuté ses adeptes. Mais je soutiens que la religion cosmique est le mobile le plus puissant et le plus généreux de la recherche scientifique. Seul, celui qui peut évaluer les gigantesques efforts et, avant tout la passion sans lesquelles les créations intellectuelles scientifiques novatrices n'existeraient pas, peut évaluer la force du sentiment qui seul a créé un travail absolument détaché de la vie pratique. Quelle confiance profonde en l'intelligibilité de l'architecture du monde et quelle volonté de comprendre, ne serait-ce qu'une parcelle minuscule de l'intelligence se dévoilant dans le monde, devait animer Kepler et Newton pour qu'ils aient pu éclairer les rouages de la mécanique céleste dans un travail solitaire de nombreuses années.

- 15 Celui qui ne connaît la recherche scientifique que par ses effets pratiques conçoit trop vite et in complètement la mentalité des hommes qui, entourés des contemporains sceptiques, ont montré les routes aux individus qui pensaient comme eux. »

2. L'influence de Spinoza

- 16 Michele Besso⁷ dans une lettre à Einstein écrite le 19 janvier 1955 dit :
- « Cher Albert,
Ne reconnaissant pas l'idée courante judéo-chrétienne de Providence- c'est à dire celle d'une instance suprême agissant intentionnellement, selon des buts humains,- tu fais profession d'admettre le Dieu de Spinoza ; »
- 17 En effet, Einstein soutient qu'il y a un médiateur entre la tradition juive et lui-même : Spinoza, car il a su garder le meilleur de la tradition juive en rejetant ce qui était périssable et avait à faire avec la religion de la crainte et de la contrainte. Ainsi faisant, il s'excluait de la communauté des fidèles de la religion hébraïque, tout en proclamant son appartenance à celle des Juifs. A part le refus de toute forme d'anthropomorphisme de Dieu, Einstein a pris de Spinoza la notion de « **déterminisme** » et celle de « **panthéisme** ».
- 18 En ce qui concerne le premier, il donne au mot le même sens que lui confère le formalisme des équations différentielles, c'est à dire que l'enchaînement causal des événements naturels se conforme à une nécessité identique à celle de la déduction mathématique. Einstein invoqua cette hypothèse si bien pour refuser la notion morale de la faute que celle du libre arbitre, si bien pour refuser une vision de la nature essentiellement de type statistique. (**Dieu ne joue pas aux dés !**).
- 19 En ce qui concerne la deuxième notion celle du panthéisme, Spinoza disait :

« Deus sive Natura », (**Dieu ou la Nature**), c'est à dire si bien les êtres vivants que la Nature, ils forment une seule Entité et la connexion à cet Univers Unique et Infini se réalise par la recherche de la vérité, qui est aussi satisfaction spirituelle.

3. Le nouveau Parménide

- 20 Dans son ouvrage « Unended quest, an intellectual biography, (Glasow, 1976, p. 129), Karl Popper dit que pendant une discussion entre lui et Einstein à Princeton au sujet de l'hyper déterminisme de la relativité restreinte, grâce à laquelle notre futur est déjà prédéterminé, car il n'y a pas une différence entre le passé ,le présent et le futur, il l'appela en blaguant : « **nouveau Parménide** ».
- 21 En outre, dans la lettre⁷ qu'Einstein avait adressée au fils et à la sœur de Michele Besso, son ami, le 21 mars 1955 de Princeton à l'occasion de sa mort, vers la fin il dit :
- « Voila' qu'il m'a de nouveau précédé de peu, en quittant ce monde étrange. Cela ne signifie rien. Pour nous, physiciens croyants, cette séparation entre passe, présent et avenir, ne garde que la valeur d'une illusion, si tenace soit-elle »
- 22 En effet, de ce philosophe grec, Einstein prends l'idée que le cosmos est fait par un Tout, continu, plein, sans vide, immobile, privé de toute forme de dynamisme, dans lequel le changement conte par un simple mouvement d'éléments qui existent depuis toujours sans distinction.
- 23 Dans les fragments⁸ 35 et 40, Parménide dit :
- « car, en dehors de l'être, en quoi il est énoncé,
tu ne trouveras pas le penser ; rien n'est ni ne sera
d'autre outre ce qui est ; la destinée l'a enchaîné
pour être universel et immobile ; son nom est Tout,
tout ce que les mortels croient être en vérité' et qu'ils font »
- ...
- « naître et périr, être et ne pas être,
changer, muer de couleur.
Mais, puisqu'il est parfait sous une limite extrême !
Il ressemble à la masse d'une sphère arrondie de tous côtés,
Egalement distante de son centre en tous points... »

Conclusion

- 24 Selon cette description qu'on retrouve chez J. Ph. Pierron dans *Rites funéraires et la poétique des éléments* (in *L'Avenir de la mort, Études sur la mort, 2002, n° 121, p. 73-83*) la poussière dans le monde de la rationalité cartésienne a reçu un caractère métaphysique. Dans cette symbolique l'homme découvre tout ce qui est hors de sa rationalité, tout ce qui est indéterminé, unique, secret et mystérieux.

"Le processus de décomposition dans ce qu'il peut y avoir de macabre, et de morbide, sera abordé comme un obstacle épistémologique auquel substituera une rationalité positive. La décomposition, pensée comme une déliaison organique, est une victoire sur les imageries du putréfié, du purulent, du dégoûtant, et du mortifère. (...) La poussière n'a donc pas le même statut épistémologique, pour le scientifique ou pour celui qui la ritualise. Pour celui-ci, la poussière est une image, un "atome" d'éternité ouvert aux promesses de l'inconnaissable, cas irréductiblement singulier. Pour celui-là, la poussière est l'intuition d'une idée, phénomène objectif rentrant sous une loi générale. Le rite vise l'éternité ou une forme d'intemporalité, là où le concept désigne un temps déterminable."

- 25 Par l'incinération et la disparition de ses cendres, Einstein a voulu que sa vie continue dans une forme différente dans le cosmos. C'est à cette forme d'immortalité qu'il croyait car il ne pensait pas survivre à travers ses théories. En effet dans la lettre⁷ que A. Einstein adressa à son ami M. Besso le 10 août 1954 après avoir dit :

« ...!l'essentiel de la théorie de la relativité générale, c'est d'aller au-delà du système inertiel (de la théorie de la relativité restreinte, notation par les auteurs) »

Et puis :

« un tel procédé nécessitant l'introduction des champs... »

Enfin :

« J'admets cependant comme parfaitement possible que la physique peut ne pas être fondée sur la notion de champ, c'est à dire sur des éléments continus. Mais alors il ne resterait de tout mon échafaudage, y-compris la théorie de la *gravitation* et aussi de la physique actuelle, pratiquement rien. »

NOTES

1. Morin E. : « L'homme et la mort » Paris, Edition Seuil, 1970.
2. L. V. Thomas, préface en Barrau A. : « Mort à jouer mort, mort à dèjouer socio-anthropologie du mal de mort », Paris, Presses Universitaires de France, 1994.
3. Barrau A., « Mort à jouer mort à dèjouer socio-anthropologie du mal de mort », Paris, Presses Universitaires de France, 1994.
4. Einstein A. : « Comme je vois le monde », Paris, Flammarion, 1979.
5. Merleau-Point J., « Einstein », Paris, Flammarion, 1993.
6. Babel H. : « Dieu dans l'univers d'Einstein », Naef/Ramsay, Genève, 2005.
7. Einstein A. : « Correspondance avec Michele Besso », Paris, Hermann, 1979.
8. <http://philoctetes.free.fr/parmenide.pdf>

AUTEURS

M. BARONE

Institute of Nuclear Physics NCSR "Demokritos" Athens – Greece
e-mail: barone@inp.demokritos.gr

M. GAJEWSKA

Institut de Philosophie et Sociologie Université de Gdansk – Pologne
e-mail : magmefisto@yahoo.fr